

“ J’y cours,” dit Antonia. “ Ah ! je ne serai plus si prompte à parler. Que Dieu m’aide ! ”

Et elle s'éloigna rapidement.

Lorsque Colomb et dona Maria rentrèrent de la messe, ils trouvèrent le médecin s'appêtant à saigner dona Felippa, qui avait le délire et criait comme un enfant :

“ Maman, maman, je ne veux pas qu'il parte ! ”

En peu de jours elle fut à l'extrémité. Avertie par sa mère, elle reçut les derniers sacrements avec beaucoup de calme et de résignation. Aux agitations de la fièvre avait succédé un grand abattement. Le soir venu, elle pria qu'on la mit sur un fauteuil, près d'une fenêtre haute d'où l'on apercevait la mer et les dernières lueurs du couchant. Elle demanda à sa mère d'arranger ses cheveux, et de lui mettre la voile de dentelle qu'elle avait porté le jour de ses noces. Une large écharpe d'un tissu africain enveloppait ses épaules et recouvrait ses genoux,

“ Mère,” dit-elle, “ pardonnez-moi ! je voudrais rester seule un instant avec mon mari.” Dona Maria emmena Diego et les femmes qui l'aidaient à soigner la malade.

“ Grand'mère ! ” lui dit le petit enfant, “ n'est-ce pas que maman ne mourra pas ? ”

“ Demande au bon Dieu de la guérir, mon fils ! ” dit la pauvre grand'mère.

Et ses larmes longtemps contenues coulèrent amèrement.

Christophe Colomb, pâle et désolé, s'agenouilla près de Felippa. Elle le regarda un instant en silence et lui tendit la main :

“ Ami,” dit-elle, “ tu m'a rendue heureuse, et je te remercie. Je quitte pourtant la vie sans regret : elle m'eût été trop douloureuse s'il eût fallu me séparer de toi, et je ne pouvais te suivre où tu rêves d'aller. J'ai confiance en la miséricorde de mon Dieu, et les fautes de ma courte vie seront effacées par les mérites de Jésus crucifié. Si tu dois plus tard donner une seconde mère à Diego, ne le fais pas sans consulter la mienne. Et attendant, elle prendra soin de notre enfant. Tu m'oublieras, je le sais ! ”

“ Non, jamais ! ” s'écria Colomb en pleurant ; “ jamais je ne t'oublierai, Felippa, toi, mon premier amour, toi, la mère de mon fils ! ”

“ Hé bien ! reprit-elle avec effort, “ si tu ne peux m'oublier, du moins ne pense à moi qu'avec joie, comme à une amie qui t'attend au pays d'outre-mer. Tu m'avais parlé un jour de souveraineté, d'une couronne. “ Je veux faire de ma dona Felippa une “ vice-reine des Indes occidentales,” disais-tu. La couronne qui m'est promise au ciel est la seule que j'aurai ; mais elle efface toutes celles de la terre. Adieu Colomb ! Libre maintenant, tu vas suivre ta voie, marcher à la découverte d'un monde. Je sais que tu réussiras. La vue des mourants porte loin, porte juste. Moi, je ne t'oublierai pas. J'ai obtenu de Dieu d'être près de toi quand tes yeux salueront la terre qui t'est promise, la terre qui est là-bas ! ”